

# Hiérarchie, quête individuelle et retour aux sources fondatrices

Les trois logiques du catholicisme occidental

## Congrès européen de l'AETC, Leuven, septembre 2007

Le catholicisme tel qu'il se vit aujourd'hui en Europe occidentale est une réalité foisonnante, immensément complexe, traversée par de multiples sensibilités, de multiples courants théologiques, de multiples débats et conflits. Comment cerner cette réalité mouvante, comment prendre la mesure des changements qui l'affectent en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle pour pouvoir, le cas échéant, prendre des décisions pastorales judicieuses ? Au risque assumé de la caricature ou d'une simplification abusive, il m'a paru utile de proposer une hypothèse, à l'aide de trois paradigmes. Je pense en effet, qu'il est possible de distinguer dans le catholicisme d'aujourd'hui trois logiques dominantes, dont chacune donne sens et cohérence à un grand nombre de pratiques et de prises de position doctrinale. Plus exactement, nous assistons, me semble-t-il, à l'émigration massive d'un modèle traditionnel, que je désigne par l'expression « la logique du Temple », à un modèle nouveau, bien dans l'air du temps, que j'appelle « la logique du Marché ». Aucun de ces deux modèles ne me paraît en mesure d'assurer un avenir au catholicisme dans une fidélité essentielle à ce qui a été le projet de Jésus, puis celui des premières communautés chrétiennes. C'est pourquoi il me paraît indispensable de reconstruire – et d'inventer, pour une part – un catholicisme qui se déploierait selon une troisième logique, peu médiatisée, celle que suggère l'écoute attentive du témoignage fondateur du Nouveau Testament<sup>1</sup>.

Bien entendu, je sais que la réalité des personnes et des groupes est plus subtile, plus riche et plus contradictoire que ces trois modèles. Peut-être qu'aucun d'eux n'existe à l'état chimiquement pur : ce sont plutôt comme trois pôles qui aimantent l'existence de ceux qui se reconnaissent comme chrétiens catholiques. Quoi qu'il en soit, chacune des trois logiques me paraît commandée par des rapports différents de l'individu au corps social, par des perceptions diverses du temps et, plus encore, par des conceptions diverses de la vérité.

---

<sup>1</sup> Dans la première version de cet exposé, je parlais de la « logique de l'Évangile ». Lors du Congrès, quelqu'un m'a objecté, avec raison : « Il est difficile de mettre sur le même plan d'une part des systèmes historiques d'organisation collective qui sont le fruit complexe d'influences sociales et culturelles et le résultat de compromis qui ne sont pas toujours conscients et explicites, et d'autre part un message prophétique qui invite à une conversion et qui fait rupture avec tout ordre établi. L'Évangile n'a pas cessé d'être interprété depuis vingt siècles en rapport avec des contextes sociaux et historiques variés et évolutifs (...) ; comment pourrions-nous prétendre nous autres aujourd'hui que nous aurions un rapport pur et immédiat avec cet Évangile ? » En effet, les évangiles sont susceptibles d'interprétations multiples. C'est pourquoi il vaut mieux parler d'« écoute de l'Évangile » : le point décisif à mes yeux se trouve dans la démarche d'accueil d'une parole que nous essayons d'écouter dans sa dynamique propre, antérieure à toutes les constructions dogmatiques et à tous les systèmes moraux. Bien sûr, nous ne lisons jamais sans une pré-compréhension, mais les méthodes diverses de l'exégèse ont pour but d'affiner l'écoute. Merci à Ignace Berten, Jean-Luc Blaquart, Benoît Bourguin et Étienne Mayence pour leurs remarques et suggestions stimulantes.

## 1. La logique du Temple

Commençons par la logique la plus traditionnelle, qui commande encore aujourd'hui la doctrine et la discipline officielles de l'Église catholique, sous le signe du Temple, tant et si bien que, dans une large opinion publique comme dans les médias, le catholicisme est presque identifié à ce système.

### L'univers du Temple<sup>2</sup>

En de nombreuses religions, le temple est signe de la présence de la divinité au milieu des hommes. Le judaïsme ne fait pas exception sur ce point : qu'était donc le Temple de Jérusalem, sinon le signe par excellence de la présence de YHWH auprès de son peuple ? Mais il était aussi lié à des représentations religieuses caractéristiques. Dans les faits, il était devenu – comme tant d'autres temples de diverses religions – l'expression par excellence d'une immense vision cosmique. Le lieu saint, qui appartient au monde divin, s'oppose au monde profane, où les gens vivent leur vie ordinaire (travail, relations...). Il y a donc le sacré et le profane ; le profane lui-même peut être pur ou impur. Dans le judaïsme, on trouve un dégradé qui va du plus saint, du plus pur, au plus profane, au plus impur :

- le « Saint des Saints » où Dieu réside, accessible au seul grand-prêtre et séparé du monde extérieur par le voile du Temple ;
- le « Saint » où les prêtres ont accès ;
- le parvis des hommes juifs en état de pureté ;
- le parvis des femmes juives en état de pureté ;
- le parvis des païens ;
- la ville sainte de Jérusalem, entourée de ses murailles ;
- la terre sainte d'Israël, entourée de ses frontières ;
- et enfin le monde païen, très loin de Dieu et lié aux forces du Mal.

Il y a donc le haut et le bas, le centre et la périphérie, le dedans et le dehors, ou plutôt une série de cercles concentriques. Le franchissement des frontières est interdit ou réglementé, car il entraîne la contamination de ce qui doit être pur : c'est le contact physique qui souille. Il faut garder ses distances : l'ennemi a pour noms « chaos », « anarchie », « confusion », « ambiguïté ». Tout cela est lié à un jugement de valeur : ce qui est bon vient de Dieu et donc du centre, et ce qui est profane – ce qui vient d'en bas ou de la périphérie – n'est qu'anarchie sans avenir. Cette logique sacralise l'ordre hiérarchique : Dieu lui-même fait passer l'homme avant la femme, le prêtre avant le laïc, Israël avant les nations. Il est le Tout-Autre, le Séparé, séparé de notre bas-monde lié aux forces chaotiques et ténébreuses ; ce qu'il demande à ses fidèles, c'est de faire comme lui : se tenir à l'écart du monde mauvais, celui des hommes « ordinaires », trop ordinaires. Cela s'exprime dans la Bible dans des textes comme Lv 19,1 : « Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint ». *Mutatis mutandis*, cette conception du monde s'exprime dans de nombreuses traditions religieuses.

### Le catholicisme sous le signe du Temple

L'enseignement que nous avons connu autrefois et les discours les plus officiels de l'Église catholique actuelle me paraissent prolonger à leur manière le même univers mental<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> Pour un exposé synthétique, cf. J. VERMEYLEN, *Jérusalem centre du monde*. Développements et contestations d'une tradition biblique (Lectio Divina, 217), éd. du Cerf, Paris, 2007, pp. 11-31.

Un premier indice est donné par la reprise massive d'un **vocabulaire** caractéristique : « sacerdoce », « saint sacrifice », « autel », « consécration », « Saint Père », « Souverain Pontife », « Saint Siège », etc. ; le Nouveau Testament évitait autant que possible ce lexique quand il s'agissait des réalités de l'expérience chrétienne<sup>4</sup>. On peut voir dans la même ligne le retour des catégories pur-impur, comme dans l'énoncé des « Dix commandements de Dieu »<sup>5</sup>, alors que le Décalogue biblique (Ex 20 et Dt 5) n'en faisait pas mention.

Un deuxième symptôme de la logique du Temple est la représentation de l'Eglise comme **hiérarchie**<sup>6</sup> : un ordre tenu pour sacré, déterminé par Dieu lui-même et donc absolu. Cet ordre est disciplinaire : le sommet commande à la base, à travers une série d'intermédiaires, dont la vertu première est celle de l'obéissance conçue sur le mode militaire<sup>7</sup>. Le pape, en communication privilégiée avec Dieu et entouré par son administration (la Curie romaine), commande ; les évêques sont ses représentants locaux, qui commandent aux prêtres<sup>8</sup> ; etc. Le droit à l'initiative des subalternes est limité et regardé avec méfiance.

Plus fondamentalement, l'ordre hiérarchique concerne le rapport à la vérité, et donc ce qui concerne la doctrine. Ainsi, le pape est le gardien du « **dépôt de la foi** », conçu comme un catalogue de dogmes ou de vérités abstraites reçues par Révélation divine (Bible et Tradition). Il détermine donc – avec la Congrégation pour la Doctrine de la Foi – ce qu'il faut croire, une doctrine présentée comme immuable et d'ailleurs enracinée dans l'ontologie. Les théologiens ont pour mission d'expliquer au peuple ces vérités et aident éventuellement le Magistère à argumenter<sup>9</sup>. La vérité vient d'en haut, et elle s'exprime dans des catégories abstraites large-

<sup>3</sup> La métaphore biblique de l'Eglise comme « Temple du Saint Esprit », utilisée conjointement à d'autres métaphores, ne signifie pas que l'Eglise prolonge ou doit prolonger l'esprit du Temple de Jérusalem, mais bien qu'elle a pour mission d'être signe de la présence divine au milieu du monde. Voir à ce sujet J. MOINGT, *Dieu qui vient à l'homme*, t. II,2 (Cogitatio Fidei, 257), éd. du Cerf, Paris, 2007, pp. 587-694.

<sup>4</sup> Jamais les ministres chrétiens ne sont appelés du nom de *hiereus*, comme les desservants du Temple ; le lieu des assemblées liturgiques chrétiennes est tout simplement une « maison » (*oikos*). Dans la lettre aux Hébreux, Jésus est présenté comme le grand prêtre qui offre le sacrifice, mais il s'agit d'une métaphore, et elle est utilisée pour affirmer que ce sacrifice, offert une fois pour toutes, ne doit plus être réitéré. Ce n'est pas celui qui préside à la liturgie mais la communauté entière qui reçoit le qualificatif de « sacerdotale », pour signifier qu'elle témoigne de Dieu dans le monde (1 P 2,5). Sur tout cela, voir B. SESBOÛE, « Ministère et sacerdoce », dans COLL., *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament*, éd. du Seuil, Paris, 1974, pp. 474-483.

<sup>5</sup> Ainsi, le *Catéchisme à l'usage de tous les diocèses de Belgique*, Liège, 1949, p. 7, propose les textes suivants pour les 6<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> commandements : « La pureté observeras en tes actes soigneusement » et « En pensées, désirs veilleras à rester pur entièrement ».

<sup>6</sup> Pointons un exemple parmi beaucoup d'autres : le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, éd. Mame-Plon, Paris, 1992, intitule une longue réflexion sur les ministères dans l'Eglise *La constitution hiérarchique de l'Eglise* (n° 874-896). L'encyclique *Vehementer nos* (Pie X, 11 février 1906) déclarait : « L'Écriture nous enseigne, et la tradition des Pères nous le confirme, que l'Eglise est le corps mystique du Christ, corps régi par des pasteurs et des docteurs (*Ephes.*, IV, 11), société d'hommes, dès lors, au sein de laquelle des chefs se trouvent qui ont de pleins et parfaits pouvoirs pour gouverner, pour enseigner et pour juger. (*Matthieu*, XXVIII, 18-20 ; XVI, 18-19 ; XVIII, 17 ; *Tite* II, 15 ; *II Cor.* X, 6 ; XIII, 10, etc.). Il en résulte que cette Eglise est par essence une société inégale, c'est-à-dire une société comprenant deux catégories de personnes : les pasteurs et le troupeau, ceux qui occupent un rang dans les différents degrés de la hiérarchie et la multitude des fidèles ; et ces catégories sont tellement distinctes entre elles, que dans le corps pastoral seul résident le droit et l'autorité nécessaires pour promouvoir et diriger tous les membres vers la fin de la société. Quant à la multitude, elle n'a pas d'autre devoir que celui de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs. »

<sup>7</sup> Notons la résurgence de cet imaginaire dans le catholicisme. Si la Légion de Marie ne fait plus beaucoup parler d'elle, les Légionnaires du Christ ont pris la relève.

<sup>8</sup> Il faudrait sans doute nuancer quelque peu, tant pour la pratique effective que pour les affirmations doctrinales officielles, depuis Vatican II. Cette conception est pourtant encore largement répandue.

<sup>9</sup> Celui qui ose poser des questions fondamentales ou proposer une manière différente de dire la foi, dans le contexte d'une culture qui n'est plus celle de jadis, est regardé avec méfiance. La liste des théologiens suspectés, condamnés ou privés de leur enseignement est interminable, et elle s'allonge chaque année. *L'Instruction sur la vocation ecclésiastique du théologien*, publiée en 1990 par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, souligne que

ment empruntées à la philosophie grecque (Platon, puis Aristote) ; en d'autres termes, l'apport de l'expérience religieuse vécue ou des cultures particulières d'aujourd'hui n'est guère pris en compte. Ce rapport vertical à la vérité joue aussi pour la lecture de la Bible, présentée d'une manière unilatérale comme « parole de Dieu »<sup>10</sup>, sans considération réelle pour son épaisseur humaine. Il joue aussi en christologie, où l'insistance porte sur la divinité du Christ, au point de risquer parfois un docétisme qui s'ignore<sup>11</sup>.

Dans la même ligne, le pape est gardien de la **morale**, si bien que plusieurs questions sensibles lui sont réservées<sup>12</sup>. La morale est conçue comme un système déductif, à partir de principes abstraits (« la loi naturelle » ou « la vie », par exemple). En revanche, on ne peut rien apprendre en morale à partir de l'expérience concrète des gens, de ce qu'ils vivent réellement. S'ils n'observent pas les préceptes moraux, il faut les leur enseigner sans relâche, mais on ne peut tirer argument de la désobéissance – même généralisée – pour déclarer la loi invalide ou impraticable. Par ailleurs, la morale sera spécialement attentive aux domaines qui touchent symboliquement au pur et à l'impur, d'où son obsession concernant le domaine sexuel, le plus réglementé de tous. Ce qui touche à la sexualité ou à la bioéthique est assorti d'interdits catégoriques ; ce qui concerne la vie en société (justice sociale ou économie, par exemple), en revanche, ressort de la morale du possible : là, il faut tenir compte des circonstances et donc accepter des compromis. Dans cette logique, l'avortement est *toujours* un crime abominable, mais la peine de mort est tolérable dans certaines circonstances. Au-delà de la morale, on exaltera volontiers la spiritualité du sacrifice.

Comme, dans le domaine de la bioéthique, par exemple, les prescriptions morales sont fondées sur l'ordre « de la nature », elles valent non seulement pour les catholiques, mais elles doivent aussi s'imposer pour **l'ensemble de la société**. C'est pourquoi les autorités de l'Église s'emploient activement à orienter les législations dans le sens qui leur paraît conforme à la volonté de Dieu.

On insiste sur les **frontières** de l'Église : il y a ceux qui sont dedans (par le baptême) et ceux qui sont dehors. Il faut marquer la différence. Hors de l'Église catholique pas de salut<sup>13</sup>. Rien d'intéressant ne peut venir de l'extérieur, et les cultures d'aujourd'hui, marquées

le théologien doit toujours donner son « assentiment religieux de la volonté et de l'intelligence » au Magistère et à la doctrine que celui-ci expose, « même sans l'intention de poser un acte 'définitif' » (n° 23). On tolérera, certes, que les théologiens réfléchissent, mais ils ne peuvent en aucun cas livrer au grand public le résultat de leurs recherches, si celles-ci remettent en cause la pensée traditionnelle : il ne faut pas « troubler » les fidèles. Ou plutôt : il ne faut pas que ces questions soient discutées dans les communautés.

<sup>10</sup> Prenons un exemple récent. Le texte des *Lineamenta*, texte anonyme de la Curie romaine présenté en 2007 en vue de préparer le Synode romain sur *La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église* (automne 2008), utilise près de 300 fois l'expression. A aucun moment il n'est question de la Bible comme une parole humaine. Quand cette dernière expression est utilisée (une seule fois, n° 8), c'est pour dire que la Parole de Dieu la précède toujours.

<sup>11</sup> Chacun s'accordera pour affirmer que Jésus-Christ est « vrai Dieu et vrai homme ». Mais quelle peut encore être la consistance réelle de son humanité, si l'on considère qu'étant Dieu, il est tout-puissant et connaît toutes choses, y compris l'avenir ?

<sup>12</sup> On songera par exemple à la question de la contraception, qui sera tranchée par Paul VI dans le sens que l'on sait dans l'encyclique *Humanae Vitae* (1968), malgré l'avis majoritaire des commissions successives qu'il avait lui-même instituées.

<sup>13</sup> Dans cette ligne, les communautés chrétiennes issues de la Réforme ne peuvent pas recevoir le nom d'« Églises », comme le souligne encore une déclaration récente (2007) de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi : « Selon la doctrine catholique, s'il est correct d'affirmer que l'Église du Christ est présente et agissante dans les Églises et les Communautés ecclésiales qui ne sont pas encore en pleine communion avec l'Église catholique, grâce aux éléments de sanctification et de vérité qu'on y trouve (Jean-Paul II, Encycl. *Ut unum sint*, n. 11.3), le verbe 'subsister' ne peut être exclusivement attribué qu'à la seule Église catholique, étant donné qu'il se réfère à la note d'unité professée dans les symboles de la foi ('Je crois en l'Église, une') ; et cette Église une

par l'esprit technico-scientifique et démocratique, sont regardées avec méfiance, car elles sont sécularisées et n'ont pas le sens du sacré. L'Église se présente plutôt comme contre-culture : il faut réaffirmer à un monde qui part à la dérive les « vraies valeurs », la « vérité » venue d'en haut. En revanche, le monde n'a rien à apprendre à l'Église. D'ailleurs, l'homme « sans Dieu » a toujours quelque chose d'inachevé ; c'est comme une statue sans les bras, admirable peut-être, mais toujours incomplète. Et même les valeurs chrétiennes deviennent folles quand elles sont sécularisées.

L'Église est **centralisée** autant que possible : ainsi, c'est le pape, aidé par les bureaux romains, qui nomme tous les évêques du monde (contre l'avis des communautés et des évêchés locaux, s'il le faut) et contrôle étroitement l'activité des évêques<sup>14</sup>. Les évêques sont invités à faire de même à leur niveau. Les conférences épiscopales ont une marge de manœuvre réduite, et elles n'ont pas d'autorité doctrinale. La Curie romaine doit donner son aval pour la nomination des professeurs dans les facultés de théologie.

A propos des prêtres, on parlera de « **sacerdoce** » : le prêtre est avant tout l'homme du sacré, celui qui a accès au lieu saint. Comme le sacré est, par définition, ce qui est séparé du monde ordinaire, il est logique que le prêtre soit soustrait à la condition ordinaire : il ne se marie pas, n'a pas de profession « comme tout le monde », doit porter un habit spécial, ne peut se mêler de politique, etc. L'essentiel est de garder ses distances par rapport à la vie ordinaire, de marquer la différence<sup>15</sup>. La distinction entre clercs et laïcs est soulignée ; aux premiers le spirituel (il n'a pas à militer dans les domaines du social et surtout du politique), et aux seconds les engagements « dans le monde ». Le prêtre, homme du sacré, a un quasi-monopole des sacrements, qui sont sa tâche prioritaire. Il est hors de question que des femmes – liées aux forces obscures de la vie et, du point de vue masculin, associées à la sexualité – soient ordonnées prêtres.

## Essai d'évaluation

J'ai le sentiment que cet ensemble est extraordinairement cohérent et traditionnel. De toute évidence, la logique qui sous-tend cet ensemble de représentations et de pratiques précède même Jésus. J'ai cité le Lévitique, et l'on pourrait prendre à témoin de nombreux autres textes bibliques. On trouve ce système dans l'Ancien Testament mais celui-ci ne s'y réduit pas. Il suffit de lire les grands prophètes et leurs héritiers spirituels pour voir qu'ils ont refusé, eux aussi, la logique mortelle de l'opposition entre le sacré et le profane<sup>16</sup>. Par ailleurs, l'idéologie du Temple n'est pas propre au judaïsme : on la retrouve, sous des formes variées, dans un grand nombre de religions. Je crois qu'il faut dire : elle est liée à la religiosité commune ou naturelle de l'humanité, et elle reflète inconsciemment le désir de pouvoir des uns, ce qui suppose la soumission infantile des autres.

---

'subsiste' dans l'Église catholique. » Cette position confirme celle de la Déclaration *Dominus Iesus*, de la même Congrégation (2000).

<sup>14</sup> Prenons deux exemples. L'Assemblée des évêques d'Amérique Latine (CELAM) à Saint-Domingue, encadrée par la Curie presque au complet et dont le document final n'a pu être publié qu'après son passage par la censure romaine (1992). Il en va de même, d'après certaines informations parues dans la presse, pour le document final de la dernière Assemblée à Aparecida (2007).

<sup>15</sup> Ainsi, l'encyclopédie *Théo*, éd. Fayard/Droguet et Ardant, Paris, 1993, p. 495, rappelle qu'en 1953 le pape Pie XII a obligé les évêques français à faire revenir des usines les prêtres ouvriers ; elle ajoute ce commentaire : « On reproche aux prêtres-ouvriers de remettre en cause le modèle qui fait du prêtre un 'séparé', de confondre les tâches incombant respectivement aux prêtres et aux laïcs, de relâcher les liens avec l'Église ».

<sup>16</sup> Voir par exemple Is 1,10-17 ; 58,1-14 ; Jr 7,1-15 ; Am 5,21-27 ; Mi 3,9-12 ; 6,1-8 ; Ps 50. Pour une mise en perspective de ces textes et de quelques autres, cf. VERMEYLEN, *Jérusalem centre du monde*, pp. 227-283.

Dieu est en haut, le monde est bien bas, et nous sommes invités à nous élever le plus haut possible, en nous éloignant de ce qui est trop humain : tel est donc le message implicite de la pensée du Temple. Il n'est pas étonnant qu'elle soit souvent qualifiée de « spirituelle », quelles que soient les équivoques d'une telle qualification. En tout cas, elle propose des certitudes évidentes, un monde immuable et donc rassurant ; elle favorise la soumission à l'autorité, et donc une certaine forme d'unité du groupe ; elle suscite la piété, la dévotion, l'engagement pour la cause de Dieu et de l'Eglise catholique, parfois jusqu'à l'héroïsme ; elle forge des hommes « purs et durs » dans leurs convictions. De nombreux saints canonisés ont été nourris par cette logique, et ils sont présentés comme modèles du vrai catholicisme. Ne soyons donc pas étonnés si l'univers mental du Temple soit si rassurant, si familier, si « sûr » pour l'autorité.

L'idéologie du Temple est profondément « religieuse », mais il me paraît impossible de la considérer comme « évangélique ». Son système symbolique génère des exclusions, que Jésus n'a cessé de combattre. « Je puis détruire ce Temple » : c'est, raconte Matthieu (26,61, repris en 27,40), parce qu'il est accusé d'avoir dit cela que Jésus a été condamné à mort. Le Temple est dans les évangiles l'adversaire le plus résolu de Jésus, et ce sont les hommes du Temple qui le condamneront. C'est contre le Temple qu'il pique sa grande colère. Et il déclare : « Il n'en restera pas pierre sur pierre » (Mc 13,2). Au moment de sa mort, le rideau du Temple, qui sépare le Saint des Saints du reste du monde, se déchire de haut en bas (Mc 15,38) : peut-on mieux exprimer la fin de tout ce que le Temple représente ? Et dans la Jérusalem nouvelle de l'Apocalypse, il n'y a pas de Temple (21,22), car l'Agneau est désormais présence active de Dieu parmi les hommes. Dieu se livre aux hommes, à tous les hommes, sans condition ni intermédiaire. Le Nouveau Testament dans son ensemble prend distance par rapport à l'esprit du Temple et manifeste à son égard un grand sens critique<sup>17</sup>.

En décalage dramatique par rapport à sa propre origine, le catholicisme « sous le signe du Temple » l'est aussi, et de plus en plus, par rapport aux cultures vivantes. Depuis la fin du Moyen Âge, la modernité a fait peu à peu son chemin. La légitimité du pouvoir ne vient plus de Dieu, mais du peuple souverain. La pensée ne se reçoit pas du Ciel et ne se déduit plus de principes abstraits, mais elle se cherche à travers l'observation de la réalité terrestre (la nature, l'homme, la société) et fait appel à la raison critique. L'individu revendique son autonomie et veut être traité en adulte : sa dignité est à ce prix. On ajoutera à cela le refus du culpabilisme, la méfiance par rapport au juridisme et aux prétentions d'une caste cléricale, la valorisation des attitudes de tolérance... Bref, la logique du Temple se trouve aux antipodes de la culture dominante de nos sociétés : ce qu'elle propose est, aux yeux du plus grand nombre, tout simplement inaudible. Plus elle réaffirme son intransigeance doctrinale et disciplinaire, plus l'Eglise catholique apparaît comme le vestige sclérosé, pathétique et pourtant arrogant d'un passé révolu. Etrangère au monde qui se construit sans elle, elle semble n'avoir plus rien à dire de crédible à l'homme d'aujourd'hui. S'il faut aussi compter avec d'autres causes, cela explique pourquoi les églises se vident.

Sur la base d'enquêtes récentes, Frédéric Lenoir déclare qu'en France, moins de 1 % de la population adhère encore intérieurement à l'intégralité du Credo et à la discipline de l'Eglise<sup>18</sup>. 69 % de la même population se déclare pourtant catholique !<sup>19</sup> Cela signifie que, même parmi ceux qui restent fidèles à la pratique dominicale régulière, les catholiques fran-

<sup>17</sup> Cf. VERMEYLEN, *Jérusalem*, pp. 285-329. Sur l'exercice du « pouvoir sacré » dans l'Eglise, voir MOINGT, *Dieu qui vient à l'homme*, t. II,2, pp. 695-790.

<sup>18</sup> F. LENOIR, *Les métamorphoses de Dieu*. Des intégrismes aux nouvelles spiritualités, Hachette, Paris, 2005, p. 44 (la première édition remonte à 2003).

<sup>19</sup> Enquête CSA/La Croix, citée par LENOIR, *Les métamorphoses*, p. 43. D'autres enquêtes donnent des chiffres inférieurs, mais la différence n'est pas significative pour mon propos.

çais prennent massivement distance par rapport au modèle du Temple. Sans doute la réalité est-elle plus ou moins similaire dans une grande partie de l'Europe occidentale. Pour le plus grand nombre, cette migration est progressive. Les gens se reconnaissent de moins en moins dans l'édifice traditionnel, et pourtant ils se considèrent encore comme catholiques. Où donc vont-ils ? La majorité d'entre eux semblent de plus en plus sensibles à une autre logique, celle du Marché.

## II. La logique du Marché

L'imaginaire du Temple, qui était dominant il y a une ou deux générations, a perdu sa crédibilité et son pouvoir d'attraction. Les catholiques ne forment plus un bloc homogène<sup>20</sup>. Il me semble néanmoins que la logique inconsciente de plus grand nombre soit celle que je place sous le signe du Marché.

### L'univers du Marché

Notre société libérale et sécularisée se caractérise – notamment – par l'efficacité, le pragmatisme, le souci du paraître, l'individualisme et la frénésie de consommation. C'est le règne du Marché, de la concurrence à outrance, de la course à la richesse. Le Marché n'est pas seulement un système économique : c'est une mentalité, un modèle de civilisation qui imprègne tout. Dans ce monde imaginaire, il n'y a pas de valeur immuable, pas d'autorité suprême qui impose sa vérité : simplement, tout s'achète et tout se vend en fonction de l'offre, de la demande et de la force de chacun. Les interventions et réglementations des pouvoirs publics doivent être réduits au minimum : il faut laisser jouer la libre concurrence, qui imposera d'elle-même les meilleures solutions. Ici, la symbolique est horizontale et non plus verticale. Le monde est un champ où l'on s'affronte. C'est le règne du chacun-pour-soi : l'autre, avec qui je puis m'associer temporairement, est toujours en définitive un concurrent, un rival. Que le meilleur gagne : le meilleur produit, la meilleure idée, la meilleure conception de vie. Il s'agit de convaincre et de faire vendre : malheur à celui qui propose un bon produit mais n'a pas le génie de la communication ou un grand budget publicitaire ! Les apparences comptent au moins autant que la qualité intrinsèque du produit. En même temps, le combat est en quelque sorte masqué : il ne se déroule pas sur un champ de bataille, on ne fait pas couler le sang ; on se contente d'imposer sa force financière ou son réseau de relations. En tout cas, la victoire fait la vérité, et malheur au vaincu ! L'univers impitoyable du Marché exclut de la vie réelle ceux qui ne sont pas compétitifs, ceux qui ne peuvent pas suivre le rythme effréné imposé par les gagnants. Le système crée, dit-on, de la richesse, et c'est vrai. Mais il crée aussi de l'inégalité : les riches sont de plus en plus riches, les pauvres de plus en plus pauvres...

Le Marché n'est pas seulement un système économique, mais il suppose, implicitement, que l'économie forme la réalité centrale, la seule qui compte sur le plan collectif. Les convictions de foi, les systèmes moraux et les pratiques religieuses appartiennent à la sphère du privé, où chacun peut faire son choix, à condition de ne pas gêner les autres. Contrairement à la symbolique du Temple, la société est séculière par nature, et aucune puissance supérieure ne peut intervenir dans son organisation. La religion ne doit donc pas imposer son point de

---

<sup>20</sup> J.-M. MARTOU, *Terres fertiles pour l'Évangile*. Essai d'ajustement des pratiques ecclésiales aux promesses d'une culture nouvelle, coll. Théologies pratiques, éd. Lumen Vitae (Bruxelles), Novalis (Montréal) et du Cerf (Paris), 1998, pp. 99-132, distinguant dans la « mosaïque catholique » non moins de six sensibilités différentes, et la liste n'est évidemment pas limitative.

vue à l'ensemble des citoyens : à chacun ses convictions. En revanche, elle bénéficie – comme tout ce qui appartient à la vie privée – d'une large tolérance.

L'idéologie du Marché règne sur notre société. Depuis l'effondrement des sociétés à économie planifiée, on l'a qualifiée de « pensée unique ». Ne soyons donc pas étonnés de la retrouver dans de larges secteurs du catholicisme ! Certes, les chrétiens ont quelque scrupule à l'adopter dans sa version la plus brutale ; ils ajouteront volontiers que le Marché doit être corrigé par une protection des faibles, qu'il faut être bon et généreux : n'est-ce pas cela, être chrétien ? Il faut accepter la loi du Marché, mais en l'humanisant, en réduisant sa violence. Dans cette version *soft*, elle correspond aux attentes plus ou moins conscientes de nombreux catholiques ou ex-catholiques irrités par les discours des autorités ecclésiastiques et leurs échos dans les médias. Elle se reflète indirectement dans ce que beaucoup de gens disent avoir retenu de leur formation catholique. Nous sommes ici en présence d'une mentalité, d'un « air du temps » bien plus que d'une pensée réfléchie ou organisée comme telle. Examinons ce que deviennent, dans cette perspective, les réalités évoquées ci-dessus.

### **Le catholicisme sous le signe du Marché**

Une première marque de la conscience religieuse moderne est son **individualisme**. Frédéric Lenoir écrit : « L'individu n'est plus soumis aux normes du groupe, il ne reçoit plus 'd'en haut', par le biais d'institutions, ce qu'il faut croire et faire, mais il construit lui-même son dispositif de sens et choisit d'adhérer librement à telle ou telle religion ou groupe religieux, prenant et laissant ce qui lui convient au sein de ces univers symboliques »<sup>21</sup>. Cela implique une série d'évolutions :

- Le passage d'un catholicisme hérité à une conviction choisie personnellement, mais aussi toujours fragile et provisoire.
- Le refus de s'engager, sinon d'une manière ponctuelle, dans la vie de l'Eglise. Il n'y a plus d'affiliation durable, mais plutôt un zapping au gré des circonstances ou de l'évolution des croyances.
- L'Eglise n'est plus vécue de l'intérieur et se voit dépouillée de son aura. On la regarde volontiers comme un « appareil » institutionnel (clergé, etc.) auquel chacun peut faire appel pour répondre à des « besoins spirituels » personnels. On critiquera volontiers son autoritarisme ou ses idées retardataires.

Puisque chacun choisit librement son appartenance et ses convictions, les notions de Tradition et de Magistère n'ont plus cours. Il n'y a plus guère de transmission d'un « contenu de la foi catholique », **plus de mémoire collective**, et l'ignorance religieuses des jeunes générations est évidente. Chacun fraie son propre chemin, en puisant son inspiration ici et là : dans l'héritage catholique, mais aussi dans les traditions orientales (bouddhisme, taoïsme...), dans l'ésotérisme, dans la « quête du moi »... En pratique, la croyance en un Dieu personnel a tendance à s'estomper : le mot « Dieu » renvoie plutôt au grand Tout de la nature, à une Force anonyme ou au Destin. La figure de Jésus, parfois placée sur le même pied que Bouddha, Martin Luther King ou Nelson Mandela, est comprise comme celle d'un homme admirable, qui a fait le bien et donné sa vie ; on ne retient des récits évangéliques que quelques anecdotes, qui n'ont rien de normatif. La résurrection de Jésus, sa divinité, la vie après la mort sont des matières à option.

---

<sup>21</sup> LENOIR, *Les métamorphoses*, p. 17. L'ensemble du livre offre une vision saisissante du monde des spiritualités d'aujourd'hui.



Comme il n'y a plus de vérité qui s'impose d'une manière indiscutable et que les convictions sont diverses, la notion de **tolérance** devient essentielle. Chacun doit être libre de mener sa vie comme il l'entend. Le dogmatisme et les affirmations d'identité sont néfastes, car ils dressent les hommes les uns contre les autres. Sous des noms différents, tous les hommes ne cherchent-ils pas le même Dieu ? Il y a des éléments positifs dans toutes les religions, et aucune ne peut revendiquer pour elle seule la vérité. « Catholique », « protestant », « bouddhiste » ou « agnostique » ne sont que des prénoms, « humain » est notre nom de famille. Les choix de société (politique, économie, lois sociales...), la morale sexuelle et la bioéthique relèvent des options personnelles ; les autorités publiques doivent démanteler progressivement les lois qui limitent cette liberté.

Si le relativisme se généralise, qu'est-ce qui appartient en propre au catholicisme ? Il lui reste surtout deux domaines, où il atténue la dureté d'un monde trop rationnel et trop inhumain à l'égard de ceux qui ne savent pas se défendre : celui des valeurs et celui des rites de passage. La plupart de ceux qui s'estiment catholiques tout en ayant pris leurs distances par rapport à la pratique dominicale et aux prescriptions de l'Eglise se disent attachés à des « **valeurs chrétiennes** » ou présentées comme telles : le dévouement, le pardon, l'honnêteté, le partage avec ceux qui n'ont rien (la « charité »). D'où l'importance des projets d'aide au Tiers-Monde et des « œuvres sociales » (enseignement, réseau hospitalier, etc.). Les plus grandes figures catholiques sont celles qui incarnent le souci des pauvres, comme Mère Teresa ou l'abbé Pierre. Certains vont jusqu'à penser que les hommes généreux sont des chrétiens qui s'ignorent. Mais comment ne pas voir que ces prétendues « valeurs chrétiennes » sont héritées non seulement de l'Evangile mais aussi de la philosophie stoïcienne, et qu'elles sont en fait universelles ?<sup>22</sup> La « règle d'or » figure, sous une forme ou sous une autre, dans toutes les grandes traditions spirituelles de l'humanité.

L'appartenance au catholicisme se marque aussi par les **rites**, surtout le baptême, la première communion, le mariage et les funérailles. Ces rites, qui ne s'inscrivent plus dans une pratique régulière et ne sont guère reliés à l'Ecriture, ajoutent du merveilleux aux grands passages, aux grands actes de l'existence humaine : la naissance, l'enfance, l'amour entre l'homme et la femme et la mort sont célébrés par des gestes qui en soulignent l'importance vitale, qui dépasse le domaine matériel ou purement rationnel. En outre, les rites de passage sont, assez souvent, chargés d'une puissance quasi magique : le baptême ne va-t-il pas protéger le nouveau-né ? le mariage à l'église ne va-t-il pas bénir le couple et donc lui donner une meilleure garantie de longévité ? Les célébrations ordinaires sont vécues comme routinières et sans grand intérêt (sinon une messe de minuit, par exemple), mais elles doivent être offertes à ceux qui ressentent un « besoin de prière ».

## Essai d'évaluation

Que faut-il penser de cette idéologie du Marché et de ses retombées sur le catholicisme ? Elle prend au sérieux des valeurs humaines fondamentales (liberté de conscience et d'expression...). Elle accepte les défis que l'anthropologie moderne et les sciences humaines adressent à la foi catholique. Bien plus, elle souligne comme fondamental l'appel évangélique à la charité. Jésus ne polémiqua guère contre ce système de pensée, comme tel. Pourtant, ce silence ne peut être interprété comme une approbation : tout simplement, la société de ce temps ne connaissait pas la sécularisation et la dilution actuelle des convictions. Jésus n'avait donc aucune raison de se battre sur ce front. Pourtant, nous le voyons renverser les tables des changeurs et des marchands du Temple, et nous l'entendons polémiquer contre la religion du

<sup>22</sup> Cf. Ph. D'IRIBARNE, « Christianisme et lien social », dans *Etudes* 4014 (2004) 333-342.

« donnant-donnant », religion des mérites par lesquels on pourrait obtenir l'assurance du salut. Pour Jésus, la gratuité est essentielle : Dieu offre gratuitement son amour (son pardon) à l'homme pécheur, sans attendre qu'il ait mérité quoi que ce soit, et le bénéficiaire d'une telle grâce est invité à entrer à son tour dans la même dynamique du don gratuit. Jésus est habité par des convictions si fortes, qu'il entrera dans un conflit mortel avec les pharisiens et les sadducéens (hommes du Temple). Il choisit donc la confrontation, et non la voie de ce que certains appellent un « consensus mou ». En outre, toute son action est conditionnée par sa relation au Père. Jésus ne prêche pas une simple générosité humaine, si élevée soit-elle : il annonce le Royaume de Dieu, qui dépasse toutes les réalités de notre monde. Sans cesse, il invite à reconnaître l'œuvre du Père et à vivre en confiance sous le regard du Père. Refuser en pratique le surnaturel et réduire le christianisme à une morale faite de tolérance et d'attention à autrui, c'est le mutiler gravement.

Par ailleurs nous le voyons bien : l'univers mental du Marché conduit en pratique à une relativisation des choses de la foi, puis à l'indifférence. Si le catholicisme glisse sur cette pente, il se dénature et n'a plus d'avenir. Les hautes autorités de l'Eglise catholique ne manquent pas de le souligner. Seuls demeurent – pour combien de temps ? – quelques rites d'origine catholique, mais ils sont de plus en plus folklorisés et isolés de la vie réelle. Ce catholicisme-là est aujourd'hui majoritaire ; il mène tout droit à la déchristianisation définitive de la société.

### **III. La logique de l'écoute de l'Évangile**

Le modèle du Temple propose un catholicisme fervent, mais en définitive éloigné de ce qui était la cause de Jésus et des premières communautés chrétiennes ; il est étranger à ce qui se cherche dans la culture moderne et discrédité. Celui du Marché respire l'air du temps, mais il signifie la disparition à terme de toute mémoire chrétienne. Il existe cependant des catholiques qui refusent de se laisser enfermer dans cette alternative. Ils puisent leur inspiration dans la lecture des Ecritures et, plus particulièrement, des évangiles. Accueillir les récits évangéliques dans leur dynamique propre, par-delà les modes et les constructions dogmatiques ultérieures : des chrétiens ont vécu de ce retour aux sources tout au long de l'histoire, et leur existence en a été illuminée. Ce chemin a été emprunté par un François d'Assise, un Vincent de Paul ou, plus près de nous, par un Don Helder Camara ; c'est aussi celui des communautés de base, en Amérique Latine et ailleurs.

#### **L'univers de l'Évangile**

Ce qui fait l'identité propre des chrétiens, ce n'est d'abord ni un corps de doctrine, ni des « valeurs » ou une morale, mais un récit : la mémoire de Jésus de Nazareth, un homme dont les évangiles racontent l'histoire et proclament qu'il est Fils de Dieu. Au-delà de tous les rites, le christianisme devient réalité pour quelqu'un lorsqu'il est touché par ce récit et met en Jésus sa confiance.

Quelle était la préoccupation première de Jésus, d'après le témoignage des évangiles ? La réponse ne fait guère de doute : la cause du Règne ou du Royaume de Dieu. C'est le cœur de sa prédication, et ses actes de libération (guérisons, réintégration des exclus...) commencent à lui donner corps. Par sa parole, Jésus éveille à l'espérance d'un monde heureux. Et ce qu'il dit, il le fait. Il passe une partie considérable de son temps à guérir les malades : ce qui importe pour lui, c'est la vie et la qualité de vie de ceux qu'il rencontre. Il s'agit de guérir les personnes accablées par ce qui les empêche de mener une vie digne de l'humain, mais aussi de guérir le corps social malade de ses exclusions. L'action de Jésus a deux sources : sa

relation intense à celui qu'il appelle son « Père » et le regard de compassion et d'accueil inconditionnel qu'il porte sur les personnes qui croisent son chemin. La relation de confiance avec Dieu, la relation de confiance entre les humains : ce ne sont pas seulement des moyens, mais le but lui-même.

Le Royaume est un « vivre ensemble », dans une fraternité effective et la communion avec Dieu, l'utopie d'un Israël régénéré et, plus largement, d'une humanité enfin heureuse. Parce qu'il y a urgence et pour donner au monde un signe de cette espérance en voie de réalisation, il réunit autour de lui une petite équipe. C'est le noyau de ce qui deviendra l'Eglise, envoyée pour être sel de la terre.

Parmi les quatre évangiles, celui de Jean a des accents propres. Il insiste sur la filiation divine de Jésus et sur sa mission de révélation du Père. Il met ainsi l'accent sur l'Incarnation : Dieu ne veut pas diriger l'humanité en restant à distance, mais il vient rejoindre l'humain jusqu'à se faire homme avec les hommes. C'est la proximité – on pourrait dire : la promiscuité – de Dieu avec l'être humain, qui remet en question toutes les représentations du sacré. Dieu refuse la distance : il vient rejoindre l'humain là où il vit. Tout au long des récits évangéliques, on voit Jésus franchir les frontières, refuser la logique du pur et de l'impur (il touche même le lépreux !), s'opposer à toute sacralisation de la hiérarchie. Une déclaration typique : « Ne vous faites pas appeler « Maître », car vous n'avez qu'un seul Maître (Dieu !), et vous êtes tous frères » (Mt 23,8). Paul va dans le même sens dans sa déclaration-programme de Ga 3,27-28 : « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ ». En d'autres termes, l'appartenance à Jésus fonde une fraternité, où toutes les hiérarchies sont abolies ou, à tout le moins, relativisées.

### **Le catholicisme à l'écoute de l'Évangile**

Que pourrait être, dans nos cultures actuelles, le visage d'un catholicisme qui prendrait le risque de l'Évangile relu dans toute sa nouveauté ?<sup>23</sup> Il peut s'incarner de diverses manières et reste, sans aucun doute, largement à inventer. Il faut se poser la question : si Jésus revenait sur la terre aujourd'hui, à quoi accorderait-il de l'importance ? qu'est-ce qu'il dirait ? dans quels combats s'engagerait-il ? Personne, évidemment, ne peut donner une réponse assurée à ces questions. La lecture attentive des récits évangéliques permet, cependant, de risquer des hypothèses. S'intéresserait-il à des questions comme le célibat du prêtre ou l'usage du latin dans la liturgie ? C'est peu probable ! Accorderait-il de l'importance à la baisse de la pratique dominicale ou à l'orthodoxie des doctrines professées ? J'en doute ! Ce qui le toucherait et provoquerait sa réaction, en revanche, c'est plutôt le cri de l'homme broyé par le système économique mondialisé, l'angoisse de ceux qui sont tourmentés par le non-sens apparent de leur existence ou par un discours religieux qui les écrase, le mal-être des familles brisées, la condition tragique de tant de jeunes qui n'ont, à vues humaines, aucun avenir devant eux. Ce qui le motiverait, c'est la cause de la famille humaine comme collectivité (notamment les questions de la justice et de la paix) et de chacun des humains.

Quand Jésus a réuni l'équipe de ses proches collaborateurs, c'était « pour être avec lui » et faire ce qu'il fait (Mc 3,14). Ainsi se trouve tracé le programme essentiel de toute communauté chrétienne : entrer avec lui dans une relation vraie, s'engager pour la cause qui est la sienne et qu'il appelait « Royaume de Dieu ». « Être avec lui » : cela suppose la lecture

<sup>23</sup> Un bel essai de réponse à cette question a été donné par M. BELLET, *La quatrième hypothèse*. Sur l'avenir du christianisme, Desclée de Brouwer, Paris, 2001 ; il lui manque cependant l'ouverture aux questions de société.

attentive des Ecritures et l'engagement dans la prière. « Faire ce qu'il fait », c'est avoir de la compassion pour tout homme souffrant et faire ce que l'on peut avec lui pour qu'il puisse mener une vie digne de l'humain. Cela inclut évidemment des relations chaleureuses, un regard d'espérance, des perspectives d'avenir. On peut appeler cela un engagement humaniste, même si cet engagement est aussi révélation du visage méconnu de Dieu.

Personne ne peut être chrétien « tout seul ». L'Église de Jésus-Christ commence « là où deux ou trois sont réunis en (son) nom » : dans une vie communautaire très simple où interviennent en particulier l'expression de la foi commune dans la prière et les sacrements, la solidarité et la chaleur des relations. Puisqu'elle se définit comme un « vivre ensemble » en lien avec Dieu, l'Église est avant tout la communauté locale, plus ou moins large. Cette communauté ne peut être isolée : elle est appelée à vivre en communion avec les autres communautés chrétiennes, mais cela n'implique pas la soumission à un pouvoir central tatillon. C'est dans un sens second seulement, que le mot « Eglise » désigne le rassemblement de toutes les communautés et de tous les chrétiens du monde. Son unité est celle de la communion, non celle du centralisme ; elle n'est pas requise d'abord pour une meilleure efficacité, mais parce qu'elle anticipe et réalise le Royaume de Dieu.

Suivant les pratiques de Jésus, nul n'est exclu autoritairement de cette communion : chacun doit y être accueilli tel qu'il est, et chacun contribue avec ses qualités à l'édification de la communauté. Il y aura donc différents services ou ministères. Certains de ces services structurent la communauté : ce sont aujourd'hui les ministères ordonnés de l'évêque, du prêtre et du diacre<sup>24</sup>. Quelques membres de la communauté ont donc une mission spéciale, assortie d'une autorité reçue du Christ<sup>25</sup>, mais ils ne sont pas et ne peuvent pas se croire « au-dessus des autres » ; leur pouvoir ne peut être sacralisé. Dans le Royaume de Dieu, tous sont égaux en dignité, et c'est Dieu seul qui tient la place du Père ou du roi. Structurée, la fraternité chrétienne abolit toute discrimination interne.

Sacrement du Royaume de Dieu, l'Église a pour mission de donner à tous un témoignage du bonheur que Dieu promet. En voyant la fraternité vécue par les chrétiens, en voyant ce que produit l'expérience de la vie illuminée par la rencontre du Christ ressuscité, le monde devrait recevoir un grand signe d'espérance. Quelle exigence ! Ce témoignage, qui est celui de la vie elle-même sans nécessiter le souci du paraître, implique un regard fondamentalement positif sur la société et sur les personnes. Les chrétiens n'ont d'ailleurs pas le monopole de l'Esprit, ni de l'amour, ni de l'espérance, ni même de la foi. Alliant une vive conscience de son identité et un vrai respect de l'autre, la fraternité chrétienne appelle un dépassement des frontières extérieures.

Nul n'a le monopole de la foi ou de la réflexion chrétienne : tout chrétien – et toute chrétienne – est investi(e) par l'Esprit. Il est naturel que les questions de la foi soient débattues dans les communautés, ce qui appelle une régulation pour que soient garantis le respect mutuel et la liberté de parole<sup>26</sup>. Cependant les considérations abstraites importent moins que la lecture assidue et respectueuse des Ecritures, qui donne à la communauté sa mémoire vitale et forge ainsi son identité. La vérité qui fait vivre n'est pas donnée dans une doctrine : elle est incarnée en Jésus-Christ, qui se présente comme « le chemin, la vérité, la vie ». Quant à la morale des chrétiens, elle ne se déduit pas de grands principes, mais elle tente de vivre les choix qui furent ceux de Jésus dans des circonstances qui sont toujours nouvelles. Elle se

<sup>24</sup> Ces ministères n'ont été fixés que progressivement, en fonction des nécessités des communautés chrétiennes. Ils ne sont donc pas éternels ! L'important, c'est que les communautés chrétiennes puissent remplir le mieux possible leur mission ; quant à la distribution des services, elle peut changer avec l'évolution des besoins concrets.

<sup>25</sup> C'est ce que signifie la succession apostolique.

<sup>26</sup> C'est dans ce cadre qu'il convient de penser les rôles respectifs du Magistère et des théologiens.

nourrit donc à la fois de l'Évangile et de l'expérience vécue, individuelle et collective, et encore de la confrontation loyale avec l'expérience et la réflexion des autres. Elle concerne tous les aspects de l'existence : la sexualité et la médecine, mais tout autant la vie économique, sociale, politique, etc. La morale des chrétiens est appel à vivre toujours davantage comme Jésus a vécu : sensible à la détresse des pécheurs comme des gens écrasés par la maladie ou le poids de la société, réintégrant les exclus, mettant les petits au centre du Royaume, vivant en cohérence avec ses discours jusqu'à entrer en conflit avec les autorités de son peuple.

Ce christianisme se préoccupe moins de son prestige ou de son image dans les médias que de vivre une présence discrète de solidarité auprès de ceux qui sont humiliés ou écrasés. Il ne craint pas de prendre des positions prophétiques, sachant dénoncer l'inhumanité du système économique qui régit notre monde et prendre des risques – avec des hommes de toutes convictions philosophiques ou religieuses – pour qu'il change dans le bon sens.

Un tel programme concerne toutes les communautés chrétiennes. Que faire alors de la référence spécifiquement catholique ? Ce qui précède peut prendre des colorations diverses, en fonction des situations vécues sur le terrain, mais aussi en fonction de l'héritage concret de chaque communauté, en fonction de son enracinement historique. La tradition catholique propose de multiples trésors : son expérience en matière de rites, de célébration des sacrements et de catéchèse, la transmission de spiritualités diverses et particulièrement riches, l'exigence d'une réflexion approfondie sur sa propre expérience, un vaste réseau relationnel... Il y a donc lieu d'être fier d'une appartenance catholique, même si celle-ci ne peut se prévaloir d'une quelconque supériorité sur les autres.

### **Essai d'évaluation**

Ce troisième modèle a toujours existé dans l'Eglise catholique, au moins comme un élément minoritaire. La logique de l'écoute attentive de l'Évangile peut effrayer par sa radicalité. Elle exige un saut dans la confiance et le renoncement à bien des prétentions. Elle exige aussi d'être incarnée dans une société et une culture qui évoluent toujours, et elle doit donc être réinventée sans cesse. C'est pourquoi elle ne sera jamais adoptée par le plus grand nombre, qui recherche plus de sécurité et de prestige.

Là, pourtant, se trouve un avenir possible pour le catholicisme. Peut-être le seul avenir qui lui permette non seulement la survie dans un monde toujours plus sécularisé, mais aussi la fidélité essentielle à ce pour quoi elle existe<sup>27</sup>. A quoi bon le catholicisme, en effet, s'il ne témoigne pas de l'utopie évangélique ? S'il n'est plus sel de la terre, il n'est plus bon qu'à être jeté par terre et à disparaître. Seul, l'audace d'un retour aux sources et d'une option résolument humaniste permettra au catholicisme d'être signe attractif et efficace du Royaume.

Avenue H. Conscience 156  
B-1140 Bruxelles

Jacques VERMEYLEN

---

<sup>27</sup> Il ne faut pas en sous-estimer les difficultés et les risques. Il ne faut pas idéaliser les communautés chrétiennes du premier siècle : plus proches que nous de la source évangélique, elles ont dû faire face à bien des difficultés et ont été déchirées par des conflits douloureux. Aujourd'hui, de nombreux groupes qui se réclament de l'Évangile sont entraînés par une dérive sectaire. Le troisième modèle exige de la vigilance ; il ne sera opératoire sans accepter des débats et des compromis.